

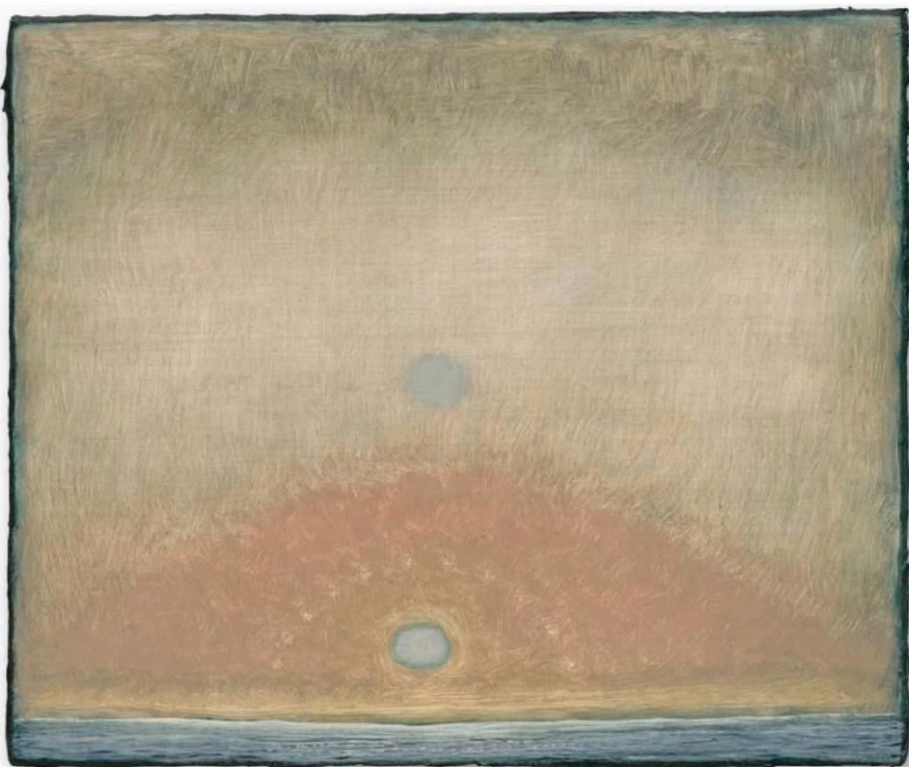
IMAGES/

Ci-dessous, huile sur toile
de la série *Deserto-Modelo* (2013).

PHOTO EVERTON BALLARDIN. COURTESY THE ARTIST

Ci-contre, une autre œuvre
de la série (2024).

PHOTO KERRY MCFATE. COURTESY THE ARTIST



Lucas Arruda, rattrape-rêves

Les toiles du peintre brésilien, comme des mirages de ciels, jungles et rivages fébrilement dévoilés, sont présentées dans deux expositions complémentaires à Nîmes et Paris.

Par
CLÉMENTINE MERCIER

Un peintre, deux ambiances. Rares sont les occasions d'appréhender un artiste de deux façons aussi différentes. C'est aujourd'hui le cas pour Lucas Arruda, nouvelle coqueluche de la peinture brésilienne, porté par la saison France-Bésil 2025, et exposé notamment à Caen dans la belle exposition «l'Horizon sans fin» et à Metz dans «Copistes». Mais c'est surtout au Carré d'art de Nîmes et au musée d'Orsay (Paris VII^e) que l'œuvre du peintre se vit comme



Le peintre Lucas Arruda. PHOTO G. GOMES. COURTESY THE ARTIST

deux expériences complémentaires. A Nîmes d'abord, l'art d'Arruda est montré seul, en majesté, et il est particulièrement intrigant dans les grandes salles blanches et dépouillées du Carré d'art. Dès la première pièce, tout au fond du «white cube», six tableaux sans cadres de tout petit format (24 x 30 cm) lévitent sur la cloison immaculée, accrochés en ligne. Il en faut de l'audace pour faire une proposition aussi minimale dans un espace si vaste ! Invité par Jean-Marc Prévost, ex-directeur du Carré d'art, Lucas Arruda présente *Deserto-Modelo*, un ensemble de peintures qu'il poursuit depuis plus de

dix ans et dont le titre est emprunté aux vers du poète brésilien de Recife, João Cabral de Melo Neto. Il faut s'approcher de ces tout petits «modèles de désert», un peu perdus sur le mur, pour voir soudain apparaître des paysages en forme de mirages où la terre et le ciel se fondent dans des nappes et volutes grises, blanches, brunes ou bleu nuit. Par leur petitesse même, ces toiles exigent de la concentration, obligent notre attention.

«Ces forêts sont dans mon esprit»

Plus près encore, l'œil plonge alors dans une matière dense de brouillards, de cumulus gorgés d'eau, d'averses lointaines, de couchers de soleil apocalyptiques au-dessus d'un maigre trait d'horizon, réduit à portion congrue, tout en bas du rectangle. Pas un humain en vue. Certaines toiles sont très sombres, d'autres blanches comme des plumes, d'autres framboises écrasées, des quasi-monochromes. Plus loin dans l'expo, une lune, un soleil ou un arc-en-ciel laiteux poignent timidement sur un rivage rose pâle, telles des *fata morgana*, ces illusions marines. Tous les «modèles de désert» d'Arruda se ressemblent, sans être tout à fait les mêmes, membres d'une grande famille aux traits similaires distillant un sentiment de déjà-vu, de persistance rétinienne. La figure énigmatique «qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même ni tout à fait une autre», de Verlaine (*Mon Rêve familial*), vient



Huile sur toile
de la série *Deserto-Modelo* (2023).

PHOTO EVERTON
BALLARDIN. COURTESY
THE ARTIST

à l'esprit tout comme les œuvres de Mark Rothko, Malevitch, Claude Monet, Gustave Courbet, J. M. W. Turner...

Il y a cependant des variations. Sur d'autres petites toiles des jungles vertes apparaissent aussi, ourlant des rivages hérissés de palmiers si langoureux qu'on dirait des fantômes. Cela ressemble au Brésil, à moins que ce ne soit juste l'idée du Brésil? On se pose alors la question: la peinture peut-elle être une idée, une idée peut-elle devenir une peinture? «Mes toiles ne parlent d'aucun endroit précis, ni d'un moment en particulier. Elles ont une dimension mentale», souffle l'artiste aux yeux noirs comme des gouffres, pupilles aussi sombres que l'iris. «Regardez les feuilles des palmiers, quand on s'approche, ce ne sont en fait que des coups de pinceaux.»

Tatouage sur l'avant-bras, corps râblé, le surfeur Lucas Arruda économise ses mots. «La forêt, je la connais. Mais ce n'est pas un regard que je porte sur elle. Ces forêts sont dans mon esprit. Il s'agit de leur souvenir que je reconstitue sur la toile.» Jamais Arruda ne peint sur le motif, comme les impressionnistes. «Ma peinture ne cherche pas à représenter le Brésil d'aujourd'hui, enfin si, peut-être un peu...» Tout se joue dans son studio, face aux toiles qu'il recouvre de couches successives et qu'il dégraisse ensuite, par striures, grattages, curetage pour modeler une luminosité. «Devant ma toile, je suis dans le noir. Et puis,

la lumière se met à apparaître naturellement. C'est finalement la peinture qui te montre le chemin.»

Lucas Arruda vit à São Paulo, où il est né en 1983. Mère historienne, père journaliste, il fréquente, petit, une crèche artistique. Très jeune, il dessine beaucoup, des choses violentes notamment. «J'étais un enfant hyperactif, très dispersé. Mes parents se sont rendu compte que le dessin me canalisait.» Il commence vraiment à peindre à 16 ans, dans sa cuisine, puis entre en école d'art. Lucas Arruda dit avoir essayé de peindre des tableaux plus grands «mais cela ne fonctionnait pas du tout». Pourrait-il peindre des êtres humains? «C'est vrai qu'il n'y a aucune trace de l'humanité dans mon

travail. Cette absence d'êtres humains signifie que c'est le début de quelque chose ou la fin de quelque chose. Il y a l'idée de la genèse.»

Effectivement, la beauté fébrile des toiles d'Arruda leur confère une dimension mystique, biblique même. «Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et vide, les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme et le souffle de Dieu planait au-dessus des eaux. Dieu dit: "Que la lumière soit." Et la lumière fut», dit le livre de la Genèse. De l'origine du monde à sa finitude, il n'y a qu'un pas: les *Deserto-Modelo* pourraient figurer dans l'*Univers sans l'homme, les arts contre l'anthropocentrisme* (1755-2016), un livre de Thomas Schlessler (éd. Ha-

«Devant ma toile, je suis dans le noir. Et puis, la lumière se met à apparaître naturellement. C'est finalement la peinture qui te montre le chemin.»

Lucas Arruda

zan), qui retrace la disparition progressive de l'humain dans les arts visuels, à cause d'une modernité destructrice et d'une contemporanéité mortifère.

Dans l'avant-dernière salle, en apposant deux rectangles horizontaux de blancs différents à même les murs, Lucas Arruda va encore plus loin, matérialisant ainsi la fin de la peinture et la fin du monde dans un même geste. «Ce sont des idéogrammes de peinture», explique l'artiste face à ces monochromes spectraux. A Nîmes, le parcours se conclut dans la violence et l'émotion. Lucas Arruda a remonté le film en noir et blanc d'un combat de boxe légal qui a opposé Benny Paret et Emile Griffith en 1962 (*Neutral Corner*, 2018). Avant le combat, Paret avait adressé une insulte homophobe («*mari-côn*») à son adversaire, provoquant la rage de Griffith. Cette mise à mort devant les caméras, où le sportif

«Re-regarder Courbet et Monet»

Peut-on, dès lors, faire un lien avec le *Manifeste anthropophage*, d'Osvaldo de Andrade (1928), ce texte fondateur du modernisme brésilien qui prônait le cannibalisme et l'appropriation de la culture coloniale européenne pour s'émanciper de sa domination – texte remis au goût du jour à la dernière Biennale de Venise? «Lucas Arruda connaît par cœur tous les 39 peintres impressionnistes de l'expo de 1874. Et il est vrai que les artistes du musée d'Orsay continuent d'être enseignés à l'étranger. Mais cette théorie anthropophage, qui a près de 100 ans, n'est pas vraiment son histoire», explique Nicolas Gausserand. Cependant, le fait que ce jeune peintre brésilien s'intéresse aux impressionnistes, nous pousse à re-regarder Courbet et Monet. Son œuvre invite à ralentir, à observer, à poser des questions, pour en apprécier la profondeur.» Le monde pourrait s'écrouler tout autour, la terre bougerait de son axe ou la guerre emporterait tout sur son passage que les toiles de Lucas Arruda resteraient semblables à elles-mêmes, sereines, spirituelles, énigmatiques, définitivement imprimées dans notre pupille: des rêves de peinture, en somme. ◆

QU'IMPORTE LE PAYSAGE. de LUCAS ARRUDA au musée d'Orsay (75007) jusqu'au 20 juillet. **DESERTO-MODELO** au Carré d'art-musée d'art contemporain de Nîmes jusqu'au 5 octobre.



La Mer orageuse, de Gustave Courbet (1870).

PHOTO HERVE LEWANDOWSKI. GRAND PALAIS RMN MUSÉE D'ORSAY